

LOUIS HAMON

LES ABOYEUSES
DE JOSSELIN

*Les Environs de Josselin — Combat des Trente
Merlin l'Enchanteur*



RENNES

CAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PLACE DU PALAIS

Dépôt à Paris, au *Journal du Dimanche*

64, RUE AMELOT

—
1889

A la mémoire de mon Père, Avocat au barreau
de Rennes, nommé Préfet d'Ille-et-Vilaine en 1848.

Au courageux Citoyen, à l'homme vertueux
qui m'enseigna la haine de l'arbitraire, la fidélité
au devoir, l'amour de la Patrie.

LOUIS HAMON

PRÉFACE

J'ai dédié ce volume à la mémoire de mon père. Dans mon idée il s'adresse aussi à la Bretagne, et particulièrement à la ville de Rennes, où je suis né et ai vécu vingt-cinq années, les plus heureuses de ma vie.

J'aime cette cité aux rues larges, aux promenades spacieuses; j'aime sa *place du Palais*, s'étendant majestueuse au pied de l'admirable monument qui abrita, durant des siècles, les séances des Etats Généraux de Bretagne; son *Mail*, discrètement ombreux; son *Thabor*, délicieux oasis, plein d'accidents de terrain, de méandres, de mystérieux retraits propices à la rêverie, à la méditation.

Le sujet de cet ouvrage est essentiellement breton. A vrai dire, il y en a plusieurs; c'était fatal: l'un m'a amené nécessairement aux autres.

Après avoir décrit Josselin, berceau des *aboyeuses*, pouvais-je ne pas rappeler le souvenir de *Mi-*

Voie, la lande fameuse, située à six kilomètres de cette ville et où se livra le *Combat des Trente*?

Ce glorieux souvenir une fois évoqué, comment résister à la patriotique satisfaction d'expliquer l'origine de la rencontre, ses phases, ses résultats si avantageux aux intérêts bretons?

Le combat des Trente m'a naturellement conduit à parler de la querelle sanglante de Charles de Blois et de Jean de Montfort, dont il n'est qu'un épisode, et j'ai trouvé là deux admirables figures de femmes, Jeanne de Penthièvre et Jeanne de Montfort, les épouses de ces farouches compétiteurs à la couronne ducal de Bretagne, véritables héroïnes aussi illustres qu'eux par l'intelligence, le courage, le mépris de la mort.

Décrivant le charme de la forêt de Paimpont, qui fut celle de Brocéliande, célèbre par les amours malheureuses de la fée Vivianne et de l'enchanteur Merlin, j'ai dû arrêter l'attention du lecteur sur ce singulier personnage, dont la légende a absolument dénaturé le caractère ainsi que le rôle.

Il fut, au demeurant, un profond philosophe, un érudit et l'ami, le conseiller de plusieurs rois d'Angleterre.

Quant aux aboyeuses, ces pauvres énervées, tout ce que j'ai dit à leur sujet est rigoureusement exact : leur situation de réprouvées, de maudites,

au sein d'une population religieusement crédule ; le respect des habitants de Josselin pour la *Légende*, qui les fit telles ; la recherche impitoyable à laquelle se livrent les paysans, pour les aller prendre à domicile et leur faire embrasser, dans l'église, la relique dont le contact doit les guérir, enfin la résistance impuissante de ces malheureuses ; tout cela a été pris sur le vif.

Une question était intéressante, celle de savoir si actuellement, en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-neuf, il s'en trouve encore et si les choses se passent de la manière que j'ai indiquée, car l'époque où j'ai vu les Aboyeuses est déjà lointaine.

Le meilleur moyen, pour la résoudre, était de consulter quelqu'un habitant le pays ; c'est ce que j'ai fait. Une personne, qui réside depuis longtemps à Josselin, et se trouve en situation de savoir la vérité m'a envoyé les précieux renseignements que voici :

Il y a encore des aboyeuses, mais leur nombre est devenu rare. On attribue cela à l'extinction ou à la dispersion des familles atteintes de ce mal terrible, considéré comme héréditaire.

On amène ces femmes à l'église pour leur faire baiser la relique de la Sainte, patronne de la ville. Comme autrefois, cela a lieu chaque année, aux

fêtes de la Pentecôte. Les pratiques que j'ai décrites n'ont pas changé.

En 1868, le 8 septembre, une grande cérémonie fut célébrée à Josselin, le couronnement de la statue érigée en l'honneur de la Sainte, *Notre-Dame du Roncier*. Depuis cette époque, un pèlerinage a lieu tous les ans, le jour anniversaire de cette solennité. L'évêque de Vannes vient y officier. C'est une grande fête où l'on se rend, en foule, des paroisses voisines et d'autres, même très éloignées. Les maisons sont pavoisées, décorées de draperies et de fleurs. Le soir, la ville est illuminée.

LOUIS HAMON.

Paris, 6 Août 1889.

LES
ABOYEUSES DE JOSSELIN

Josselin est un chef-lieu de canton du Morbihan, à douze kilomètres de Ploërmel célèbre par le *Pardon* de Meyerbeer. Celui de la localité est un mythe. Il n'y en a pas, du moins dans l'acception bretonne du mot, qui signifie assemblée, fête régionale et correspond à ceux de kermesse, ducasse usités dans le Nord.

La ville de Josselin a été célèbre au moyen âge à l'époque de la longue rivalité de Charles

de Blois et de Jean de Montfort, et elle a défendu glorieusement l'honneur national dans cent combats livrés aux soldats d'Angleterre qui l'assiégeaient.

C'est de là que partirent les chevaliers bretons, allant se mesurer avec leurs adversaires du camp anglais dans ce duel à mort, connu sous le nom de combat des Trente. La lande où eut lieu la sanglante mêlée est à mi-chemin de cette ville et de Ploërmel, occupée alors par les Anglais, d'où le nom de mi-voie donné à cet endroit. J'en parlerai plus longuement tout à l'heure ainsi que de quelques autres sites pittoresques de ce charmant pays.

On désigne par le nom d'aboyeuses des femmes, des malheureuses qui, sous l'empire d'une certaine agitation nerveuse, jettent de petits cris rauques assez semblables aux grognements du chien. Peu à peu la voix s'éclaircit et s'épand en appels sonores, précipités, aigus comme les notes du clairon ; cela devient un véritable aboiement, dont le timbre

s'élève par degrés avec la progression de la crise. Après la période de paroxysme l'intonation baisse et s'exhale en une sorte de hurlement plaintif qui rappelle celui du chien en détresse ; ainsi la créature humaine a, comme la bête, dans le gosier, la gamme complète : elle grogne, aboie, hurle. Malgré la ressemblance, on pense bien qu'il n'y a pas similitude ; son aboiement diffère essentiellement de l'autre par l'accent, moins pur, j'allais dire moins vrai, et qui reste quand même un cri humain. Tel qu'il est, néanmoins, il suffit pour justifier le nom qu'on donne à ces femmes.

Toutes celles que j'ai vues étaient d'un âge mûr. Les aboyeuses ne se montrent qu'à Josselin et aux fêtes de la Pentecôte. On ne voit pas d'hommes atteints de leur mal.

J'expliquerai cette singularité.

Ce jour-là, il se passe la chose du monde la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. C'est un spectacle unique qui impressionne

vivement. On amène les aboyeuses à l'église et, de gré ou de force, on leur fait baiser un reliquaire placé dans l'un des bas-côtés, près du maître-autel. C'est une croyance ancienne dans le pays que par le secours de cette pratique elles sont guéries du mal terrible qui les possède.

Leurs conducteurs, *des gars*, jeunes, vigoureux, ont peine à accomplir cette tâche. La patiente résiste, se fait traîner. Rendue furieuse par la contrainte, elle cherche à frapper, à mordre. C'est une lutte acharnée où elle succombe inévitablement, bien qu'ils n'aient jamais recours aux voies de fait. C'est même un étonnant spectacle que ce contraste offert par l'exaspération de l'une et le calme imperturbable des autres.

LE DRAME

Je devrais dire le martyre. C'est la Pentecôte; la nature est en fête; elle a changé sa sombre et triste parure de l'hiver pour ses gracieux atours du printemps. Les champs verdoient; dans les frais sentiers s'épand le parfum des violettes et de l'aubépine en fleurs. Les arbres agitent gaiement leur feuillage naissant. Les cloches de la vieille église, oubliant leur âge, tintent joyeuses. Il est six heures du matin. Les fidèles accourent en foule à la première messe. Tout à coup l'air retentit de cris de détresse. C'est une aboyeuse qu'on amène. Tenue par deux gars à la longue chevelure, aux larges braies, elle lutte avec énergie sur le chemin poudreux.

Son visage est mouillé de sueur, sa voix grogne sourdement. Le trajet pour arriver jusqu'à la relique est long. Elle en profite et redouble d'efforts. Poussée brutalement elle tombe sur le sol ; ils la relèvent et le calvaire recommence. Exaspérée par la souffrance, elle bave et jette ces appels désespérés qualifiés d'aboiements. Ses guides restent impassibles, mais ne lâchent pas leur proie. Ils se cramponnent à la malheureuse dont les vêtements sont tout déchirés. L'Église est proche. D'un élan suprême ils l'entraînent jusqu'au seuil du parvis.

Là se livre un dernier combat. Il faut gravir les hautes marches de granit. Le corps rejeté en arrière, suspendue dans le vide, elle défie encore ses bourreaux, qui ont grand-peine à la retenir et à empêcher qu'elle ne tombe, les attirant dans sa chute. La victoire leur reste. Domptée, anéantie, livide, elle s'affaisse. Sa face est souillée de poussière, de ses yeux éteints coulent de grosses larmes.

Elle fait pitié. Jetée contre le reliquaire, elle l'embrasse inconsciente, hurlant d'une manière faiblement plaintive et sa voix, brisée par la lutte, expire en un dernier hoquet. La voilà calmée.

De fait, elle cesse d'aboyer. Épuisée par la crise elle n'a plus la force de se tenir debout. On l'assied sur une chaise. Dans cette position elle est curieuse à observer : nulle conscience de son être ; allongée plutôt qu'assise, ses bras pendent inertes perpendiculairement au corps, immobile. Son visage d'une pâleur mortelle est inondé de sueur ; ses yeux se ferment sous l'empire d'une force irrésistible, sa bouche demi-close laisse échapper des hoquets intermittents. On dirait qu'elle dort, soumise à un rêve.

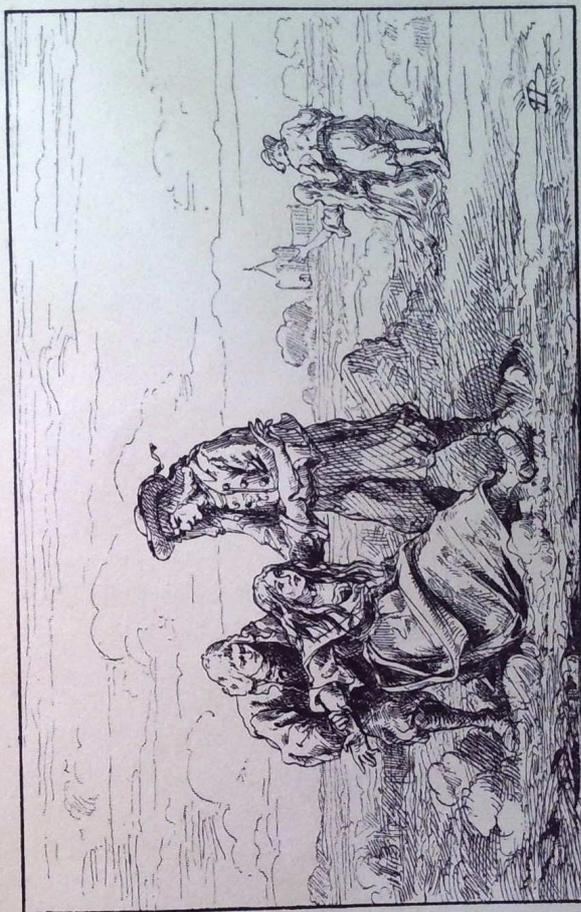
Saisissant est le contraste de sa figure calme et de ses vêtements en désordre. Dans sa lutte avec les paysans sa coiffe de tulle s'est défaite ; le châle de couleur crue, qui abritait sa poitrine, croisé par devant,

s'est dénoué laissant voir sa chemise sous laquelle s'agite le sein avec une palpitation saccadée.

Cela se passe pendant la messe qui n'est nullement interrompue, malgré ce désordre. Les assistants continuent de prier et elle s'achève dans un recueillement absolu. Celle-là finie une autre recommence et ainsi de suite.

Peu importe que l'aboyeuse gêne la circulation des fidèles cherchant à gagner leurs sièges ou sortant en foule de l'église. Nul n'y fait attention. On s'écarte avec soin du passage qu'elle encombre, calme, indifférent, et c'est là ce qui constitue la singularité de cet émouvant spectacle. Seuls les gars qui l'ont amenée l'observent. Lorsqu'ils supposent qu'elle a pris suffisamment de repos, ils la conduisent hors de l'église.

Avant de le quitter disons que l'autel où est placé le reliquaire se trouve au fond du bas côté gauche. Un autre lui fait pendant à



Aboyeuses amenées à l'Église.

droite; au milieu est celui où se célèbrent les principaux offices. Richement orné il a un air imposant. Le reliquaire a la forme d'un coffre de petite dimension; il est carré, chacune de ses faces est close par une vitre.

A un demi-kilomètre de l'église se trouve une fontaine placée sous l'invocation de la *Dame du Roncier*. C'est là qu'est amenée l'aboyeuse. L'air extérieur l'a ranimée; elle marche docilement, mais avec inertie. On lui fait boire de l'eau de source puisée dans une écuelle de bois. Alors seulement elle est libre. Elle se sauve, honteuse.

Au cours du voyage de ces femmes à l'église et ensuite à la fontaine, quelle est l'attitude des gens du pays? Indifférente comme celle des fidèles pendant la messe. Ils s'écartent doucement de son chemin, sans manifester de surprise ni d'émotion et finissent tranquillement leur course ou leur promenade. Malheur à l'imprudent qui aurait l'idée de porter secours à l'aboyeuse: saisi par vingt

mains robustes il serait vite terrassé, foulé aux pieds.

Pendant la libation à la fontaine, de nouvelles aboyeuses sont menées à l'église par de nouveaux paysans et la scène que j'ai décrite se renouvelle à chaque conduite. Ce spectacle attire à Josselin beaucoup d'étrangers. J'en ai été témoin. Il impressionne vivement.

La fontaine du Roncier mérite quelque attention. C'est une grotte étroite et haute, adossée à un petit monticule. Tout est rustique le lieu et le sanctuaire.

Au milieu de la cavité, sur une colonne grossière, est la statuette de la sainte. Le sommet de cette grotte a la forme d'un cintre ; il est recouvert de plantes incultes, de lianes, de ronces retombant en gerbes attristées le long des parois. Au devant est un bassin de pierre. L'eau y coule lente, claire avec une teinte blonde. Sur le rebord circulaire de la margelle sont des écuelles remplies en pré-

vision de la visite des aboyeuses. Une vieille femme garde ce lieu désert situé au croisement de deux sentiers étroits. La colline qui surmonte la grotte est plantée de pins.

Cette solitude ne manque pas d'un certain charme. Son aspect fait rêver ; c'est l'effet que produit assez généralement la vue des sites de la Bretagne. Même lorsqu'ils flattent l'œil, qu'ils sont riants et gais, ils ont un cachet de mélancolie qui attendrit l'âme et y répand la rêverie. Aussi la mémoire en conserve-t-elle longtemps le souvenir. C'est ce caractère, particulier aux paysages de l'Armorique, qui séduit les poètes, les artistes et fait que la plupart d'entre eux ont une préférence marquée pour cette partie de la France.

Tel n'est pas celui de la grasse et plantureuse Touraine, étalant sans pudeur, avec un orgueil d'elle-même justifié, ses luxuriantes beautés, collines ombreuses superposées, fleuves sinueux, vallons fleuris. Assurément

tout cela est pittoresque, plein de poésie, mais ne vaut pas pour les âmes sentimentales les contrastes heurtés, imprévus qu'offre à chaque pas la nature à la fois tendre et sauvage des sites bretons.

Faut-il un parallèle ? La Touraine peut être comparée à une jolie femme éprise d'elle-même et fière de sa beauté. Orgueilleuse de ses somptueux atours elle les montre complaisamment pour qu'on les admire ; Voluptueuse, elle se plaît à inspirer la volupté. Dans cette nature uniformément gracieuse nul obstacle à la vue ou aux pas du voyageur. L'harmonie, tel est son suprême cachet, harmonie d'horizons, de teintes, de niveaux, d'atmosphère et l'éclat de sa merveilleuse parure est encore rehaussé par la complicité de son ciel toujours obstinément pur.

A tant de charmes s'en ajoute un dernier : l'abondance de ses cours d'eau. La Touraine en compte quatre principaux dont un fleuve, la Loire, le Cher, la Vienne et l'Indre qu'em-

bellissent les admirables châteaux accumulés sur leurs rives.

Bien différente est la rude Armorique. Nature pudique avec une pointe de malicieuse coquetterie, elle dispute pied à pied ses charmes aux touristes et ne s'abandonne finalement qu'à ceux qui ont su mériter cette faveur par une longue et patiente exploration.

Comme pour exciter leur zèle elle met en œuvre toutes les ressources que lui fournissent les inégalités de son sol et les contrastes de son originale constitution, accumulant à plaisir sur leur route les obstacles de toutes sortes : côtes à pic démesurément longues, champs palissadés de terre et d'arbres, véritables camps retranchés qu'il faut emporter d'assaut, sentiers tortueux obstrués de branches entrelacées, ravins pierreux, montagnes abruptes, en un mot mille empêchements qui font qu'on arrive rarement sans peine au site cherché.

Mais aussi combien est grand le dédomma-

gement offert au visiteur qui a eu la patiente ténacité de les surmonter. A l'extrémité d'une lande inculte ou d'une falaise escarpée apparaît tout à coup à ses regards, sans transition, comme dans un changement de décors, une autre nature, riante et poétique : ici, au fond d'un val abrité de saules, un lac dormant enfoui sous les hautes herbes, là, un limpide cours d'eau offrant sur ses bords l'opposition de deux genres absolument contraires : à droite, une muraille de rochers surmontés de pins alliers, à gauche des prés fleuris, des collines boisées étagées en amphithéâtre et se perdant dans les nuages, plus loin une pittoresque éminence qui semble terminer l'horizon et tout au contraire cache un nouveau paysage assis dans un pli de terrain, en contrebas, avec un lointain fouillis de maisonnettes, de clochers ensevelis dans l'ombre ou noyés de lumière.

Voilà la Bretagne !

Revenons à nos aboyeuses :

Mais, dira-t-on, ces femmes, qui se refusent à suivre leurs guides, les bousculent, écumant et mordent, ressemblent singulièrement à de vulgaires épileptiques. Il me paraît, en effet, que telle est la nature de leur maladie, seulement la surexcitation nerveuse affecte plus spécialement les muscles du gosier. En fait, la crise montre absolument le caractère des affections épileptiformes. Faible au début, elle augmente progressivement par la contrainte exercée sur l'hystérique et décroît insensiblement avec ses forces.

J'ai dit qu'une vieille croyance attribuée au baiser de l'aboyeuse sur le reliquaire le don de la guérir. Le lecteur soupçonne, j'en suis sûr, qu'il y a une légende. Eh ! oui, point de vraie Bretagne sans cela. La voici. Elle servira à éclairer certains points du récit, obscurs pour qui ne la connaît pas.

LA LÉGENDE

Un jour, quand les chênes qui ont servi à construire les plus grands vaisseaux de Lorient n'étaient pas encore des glands, des femmes, des environs de Josselin, lavaient à un douez, sorte de mare au bord d'un chemin. Une mendiante, courbée par l'âge, leur demanda l'aumône. Loin de l'accueillir, elles la chassèrent en l'outrageant. La pauvre insista. Furieuses, elles lancèrent un énorme chien qui les gardait. Tout à coup l'étrangère se transfigura ; ses haillons se changèrent en vêtements étincelants de pierreries ; les rides de son visage s'effacèrent et, leur montrant une figure rayonnante de gloire et de beauté elle dit : « Femmes inhumaines, je suis la

» Vierge Marie. Vous êtes sans pitié pour l'in-
» fortune. Je vous condamne vous et votre
» postérité à aboyer comme ce chien que vous
» avez lancé contre moi. » Et elle disparut dans un nuage. Une autre légende rapporte que, prenant en pitié leur désespoir, elle permit qu'à la Pentecôte ces malheureuses pourraient obtenir la rémission de la peine, à condition de ne pas être en état de péché et d'aller en pèlerinage à l'église de Josselin. Cette faveur devait s'étendre à leur descendance féminine, mais après une année d'expiation.

Ainsi, d'après la tradition, les aboyeuses seraient les rejetons de cette race maudite.

Le temps des légendes est loin. Notre siècle réaliste goûte peu les fictions. Je suis d'avis de ne pas en médire. Quand elles ne serviraient qu'à charmer nos loisirs, calmer nos ennuis, elles auraient du bon. N'oublions pas qu'elles ont bercé notre enfance. Et puis ces contes, souvent, sont de l'histoire, embellie

voilà tout ; tels ceux du Paladin Roland, mort à Roncevaux, du roi Arthur ou Artus et de son fidèle conseiller l'enchanteur Merlin. D'autres, sous la forme de spirituelles allégories, d'ingénieuses paraboles, contiennent de hauts enseignements, d'admirables moralités, par exemple les légendes des Lavandières de nuit, de Gralon, roi d'Is, et de son horrible fille. Celle des aboyeuses enseigne le culte de la vieillesse, le respect du malheur.

Elle s'est conservée comme un pieux souvenir chez les campagnards des environs de Josselin. L'homme a l'amour inné du merveilleux, du surnaturel et ce penchant grandit dans la solitude. Or, tel est le genre d'existence des paysans du Morbihan, que leur humeur mélancolique, taciturne éloigne instinctivement du commerce des autres hommes.

La légende facilitera au lecteur la compréhension du drame des aboyeuses. Tout d'abord, elle explique l'impassibilité des gars en pré-

sence de leurs révoltes et aussi l'indifférence du public.

Les uns ont la conviction d'accomplir une œuvre pieuse, car à leurs yeux ce sont des possédées. Il s'agit de chasser de leur corps le démon qui l'agite, aussi quel calme ils montrent ! Elles ont beau se débattre, se torturer, ils ne bronchent pas. Leur visage ne trahit aucune émotion ni colère ; ils sont inflexibles comme le devoir : tel le chirurgien au chevet du patient qu'il opère.

Quant au public, outre le respect de la tradition il y a chez lui l'habitude : familiarisé avec ce spectacle il ne s'en émeut pas et finit par n'y prêter aucune attention.

L'indifférence des fidèles à l'église s'explique par les mêmes raisons. Cette scène de l'épileptique qui crie, bouscule les assistants, renverse les chaises, ils l'ont vue vingt fois et n'en sont pas étonnés. N'importe ! pour l'étranger elle est saisissante. Il sort, se demandant s'il n'a pas rêvé.

L'absence de ce spectacle, les autres jours que celui de la Pentecôte, provient aussi des causes susindiquées. Ce n'est pas l'époque fixée pour la guérison. Inopportune, l'épreuve à laquelle on soumettrait ces femmes n'aurait pas d'efficacité. Il est présumable qu'en temps ordinaire elles vivent confondues dans la foule, vaquant en paix aux travaux des champs ou aux soins du ménage. Vienne la crise, elles s'enferment et l'endurent en silence, convaincues qu'on ne viendra exercer sur leur personne aucune contrainte.

J'ai dit qu'elles sont de la campagne. Où va-t-on les chercher? Dans leur domicile, sans doute, connu ainsi que leur infirmité; dans nos campagnes il y a entre les habitants une communauté intime d'habitudes, de sentiments, d'intérêts. Chacun d'eux connaît les affaires de son voisin, et puis il y a la Légende, qui fait d'elles des créatures marquées du sceau de la fatalité dont il faut que l'inexorable loi s'accomplisse.

Encore une fois, c'est une croyance générale que la guérison de ces femmes n'est possible qu'à la Pentecôte. Pour cette raison elles sont l'objet continuel de l'attention publique; il est même probable qu'elles sont surveillées étroitement par les paysans, qui croiraient manquer au plus impérieux des devoirs en ne les soumettant pas, en temps propice, à la fatale épreuve et qu'aux approches de l'époque indiquée ils redoublent de vigilance, de façon à être prêts quand l'heure du sacrifice aura sonné.

Terrible doit être pour l'aboyeuse l'instant où ils lui apparaissent, calmes dans leur mâle beauté, inflexibles dans leur brutale résolution. Hauts de taille, robustes, silencieux, ils sont bien les dignes instruments du Destin. Leur costume imposant, leur longue chevelure tombant majestueusement sur l'épaule augmentent encore l'impression de la victime. Il y a là un émouvant sujet de composition picturale.

J'incline à croire que la malheureuse n'est pas surprise par la venue de ses bourreaux, qu'elle l'attend même anxieuse : consciente de son mal, elle connaît la légende... et la coutume. Comme les *gars*, elle a compté les jours ; elle sait que celui de l'expiation est venu, elle est prête, mais quel trouble dans son être ! On peut facilement s'en faire une idée d'après le genre de sa maladie.

C'est d'abord une préoccupation désagréable qui agite son système nerveux. L'appréhension d'être violentée vient ensuite et aggrave l'état fébrile de sorte qu'à l'arrivée des paysans la crise hystérique éclate. Malmenée, l'aboyeuse résiste ; c'est ce qu'ils appellent sa rébellion .A partir de ce moment le drame commence et il s'accomplit, on l'a vu, avec une logique implacable.

A propos de cette pratique révoltante qui permet à des hommes sans mandat de pénétrer par force dans un domicile privé, de violer le sanctuaire de la famille et d'en

arracher de pauvres créatures innocentes, on se demande tout naturellement quelle est l'attitude des parents de la malade, de l'époux, du frère, et l'on suppose que ni les uns ni les autres n'acceptent cette intrusion sans mot dire, qu'ils protestent, cherchent à l'empêcher, enfin qu'ils défendent par tous les moyens celle qui leur est chère. Eh bien ! non. Cette révolte n'a pas lieu ; ils la laissent emmener sans récrimination.

Pour vous en convaincre, voyez-là : sur la route poudreuse elle est seule se débattant contre ses bourreaux, qui la traînent au supplice en dépit de ses révoltes et de ses larmes. A mesure qu'elle s'en approche elle voit s'éloigner la ferme d'où ils l'ont arrachée et personne n'accourt pour la protéger.

Pendant cette lamentable conduite que fait la famille de l'épileptique ? Elle vaque paisiblement, sans doute, à ses occupations quotidiennes, comme si rien d'inaccoutumé ne s'était passé à son foyer, sans se préoccuper

de l'absence de celle qui en était l'âme. L'expiation finie, va-t-elle l'attendre à la sortie de l'église pour la consoler? La voit-on, plus tard, à la fontaine du Roncier s'empressez autour d'elle? Nullement.

Cette abstention des parents de l'aboyeuse provient de leur soumission à l'Évangile de la légende. Bourreaux, complices et victimes, il les tient tous courbés sous l'autorité de son dogme qui ne rencontre pas d'athée.

N'est-ce pas que tout, dans ce drame, est vraiment extraordinaire et que les touristes vont souvent chercher bien loin des curiosités qu'ils trouveraient sans sortir de France? Nous venons d'en voir une. Il y en a beaucoup d'autres, même en Bretagne, ce pays si divers de mœurs, de langage, de types, de caractères.

La légende explique aussi pourquoi l'on ne rencontre pas en public d'hommes qui aboient; c'est que, s'il en existe, ils peuvent rester dans leurs maisons sans crainte qu'on

ne vienne les en arracher pour les torturer. Etranger à la faute, leur sexe échappe à l'expiation.

Les aboyeuses sont-elles originaires du pays de Josselin? Viennent-elles d'autre part? Leur nombre est-il grand? Les moments de crise sont-ils fréquents? Il m'est impossible de répondre à ces intéressantes questions. Il m'aurait fallu séjourner dans la contrée, visiter ces femmes, me livrer à une enquête, ce que je n'ai pas fait. Je ne serais pas étonné qu'il y en eût une quantité notable. On sait que leur mal est contagieux. Cela est bien connu dans les hôpitaux. On a vu des malades atteints d'affections tout autres que l'épilepsie et pris par les convulsions au seul aspect d'épileptiques en proie à l'attaque. Quant à des renseignements de la part des habitants, il ne faut pas compter en obtenir. Ils observent, au sujet des aboyeuses, une réserve ou plutôt un mutisme systématique et absolu.

Il reste un point important : sont-elles guéries définitivement, radicalement par le baiser à la relique ? Il ne me paraît pas impossible qu'il y ait quelques cas de guérison, non pas que ce contact matériel puisse modifier instantanément leur état physique, mais elle peut résulter de l'impression ressentie et d'autant plus forte qu'elle a duré longtemps. Effectivement, née au seuil de leur domicile, cette impression se continue et s'accroît pendant le trajet à l'église pour ne finir qu'à l'épuisement complet de leurs forces. Il y a là un ébranlement de l'organisme suffisant pour provoquer une révolution salutaire.

La cessation des convulsions après que l'aboyeuse a eu touché le reliquaire s'explique par la raison qui précède ; à ce moment le mal a atteint son maximum d'intensité, la période de paroxysme a cessé, à la fièvre succède la prostration, comme cela arrive dans toute maladie des nerfs.

On connaît l'épilepsie. Issue d'un trouble du système nerveux, le même phénomène peut la faire cesser. A l'appui de cette vérité voici un fait curieux : Dans un hôpital de Paris deux femmes, malades de la fièvre, furent prises de convulsions nerveuses. Le médecin de la salle craignait la contagion. Il commanda de mettre un fer au feu et de le chauffer à blanc. Quand on le lui eût apporté, il s'avança lentement, au milieu de l'anxiété générale, vers le lit de la première des malades et prit ses dispositions comme s'il allait lui imprimer sur la chair la tige brûlante. Immédiatement la crise cessa chez toutes deux. Il est évident que cela fut le résultat de l'impression de terreur éprouvée subitement, inopinément par elles.

En terminant, il convient que je réponde à une objection qui, sûrement, préoccupe le lecteur. La voici : Parmi ces femmes, que les campagnards du pays de Josselin vont, chaque année, chercher à domicile pour les

mener à l'église, il faut qu'il s'en trouve qui aient déjà accompli ce voyage, car l'effet salutaire qu'on lui attribue étant d'en diminuer le nombre, avec le temps il ne devrait plus y avoir d'aboyeuses. Les récidivistes ne sont donc pas guéries ? Alors, que penser de la conduite de ces gars renouvelant sans cesse une expérience inutile ? Ne seraient-ils pas de bonne foi ?

Il est vraisemblable qu'en effet quelques unes des aboyeuses ont gravi plusieurs fois le douloureux calvaire, ce qui indiquerait que la cure n'a pas eu lieu, mais cela ne prouve nullement la mauvaise foi de leurs conducteurs. Il suffit de voir ceux-ci dans l'accomplissement de leur bénévole mandat. Ils ont bien l'attitude de gens qui remplissent un devoir pieux.

Comment concilier cette conviction et l'inefficacité des pratiques exercées par eux ? L'explication est dans leur croyance même, et il est très probable qu'en cas d'insuccès ils interprètent de la manière suivante la

stérilité de leurs efforts : « Si le baiser à la » relique vient à manquer son effet c'est » que l'état de malédiction où se trouve » l'aboyeuse a une gravité inusitée, excep- » tionnelle ; que l'esprit du mal qui les possède » est supérieur au principe du bien con- » tenu dans l'ossuaire et qu'une nouvelle » épreuve est indispensable » Cette épreuve ils la renouvelleront imperturbablement autant qu'il faudra et c'est ce qui explique leur air convaincu, leur calme stoïque.

Je ne trouve pas ridicule la bonne foi de ces hommes. Élevés dans le respect de la *Tradition*, ils en conservent pieusement le souvenir.

Les paysans bretons, qu'on se plaît à dire grossiers, ignorants, sont, au demeurant, très fins, très intelligents et ont des vertus qui en font positivement des types pleins d'originalité.

Ils ont le culte du foyer, le respect des ancêtres, la haine de l'arbitraire et par dessus

tout l'amour du sol natal. Ce sont des patriotes dans la plus haute acception du mot et leur patriotisme est exempt de fanfaronnade. Chez eux point de pose ni de verbiage, mais un sentiment inné, profond du devoir, une volonté recueillie, froide, de l'accomplir à l'heure qu'il faudra et une passion ardente mais contenue, un feu intérieur enfin qui les rend capables des plus grands sacrifices, des plus sublimes dévouements.

Tels ils se sont montrés en 1870. Modestes, timides même, respectueux de leurs chefs, ils sont allés au feu avec l'entrain de vieilles troupes et l'ont affronté bravement, sans broncher. Moutons inoffensifs au village, ils sont devenu des lions sur le champ de bataille. Et pourtant ils n'avaient pour la plupart aucune instruction militaire. Et quels vêtements ! quelles chaussures ! Les premiers laissaient l'eau filtrer au travers à la moindre pluie ; les secondes se déchiraient au choc du plus petit caillou.

J'ai vu arriver à Paris une partie des mobilisés du Finistère et des Côtes-du-Nord, leurs curés en tête. C'était en octobre. Il pleuvait à verse. Ils étaient vêtus de pauvres blouses de coutil détremées par l'eau. Ils avaient l'air malheureux. Au fond, ils regrettaient le pays natal, leurs landes, leur bruyères. En vain les Parisiens, atablés aux terrasses des restaurants, les forçaient à s'arrêter et leur faisaient prendre des consommations ; ils conservaient quand même leur mine attristée.

Le bruit, le mouvement tumultueux de la rue les effarouchait. On disait ; « Ça, des » soldats ! quelle pitié ! à la première affaire » ils s'enfuirent comme des lapins. »

On a vu par la suite combien on s'était trompé. Ils ont absolument montré au feu le sang-froid, l'aplomb, la bravoure de vieux soldats.

Ce qui les a distingués particulièrement des autres contingents, c'a été leur bonne tenue et leur discipline. Quel contraste avec

nos gardes nationaux parisiens des faubourgs, chantant à tue-tête quand on les conduisait aux avant-postes, gouailleurs, sceptiques, raisonneurs, critiquant tout ce qu'on leur commandait dans l'intérêt du service !

JOSSELIN ET SES ENVIRONS

Cette étude serait incomplète si je ne disais quelques mots de ce pays et des souvenirs émouvants qui s'y rattachent.

Le chef-lieu d'arrondissement est Ploërmel, ancienne ville forte, célèbre au moyen âge par les sièges qu'elle eut à soutenir. Elle a de très beaux restes de ses anciens remparts et une église du seizième siècle, dite des Ursulines, à la façade ornée de très curieuses sculptures. J'ai dit qu'elle n'a pas de Pardon. Cela est vrai, du moins dans le sens exact du mot dont on désigne en Bretagne ces réunions, où viennent en foule les habitants de toute une contrée dans leur costume national, fêtes domestiques et religieuses qui durent plu-

sieurs semaines, fertiles en indulgences et en plantureuses agapes, et dont le Pardon de Sainte-Anne-d'Auray est le type parfait.

Bien plus remarquable est Josselin, située à douze kilomètres sur l'Oust. Un fier château la domine. Olivier de Clisson, connétable de France, y est mort en 1407. Son père, Olivier III, avait été décapité par ordre de Philippe VI de Valois, comme partisan de Jean de Montfort, allié des Anglais, et sous prétexte qu'il entretenait des relations avec eux. Quoique élevé en Angleterre, le connétable porta toujours à ce pays une haine mortelle. Il fut le frère d'armes de Duguesclin. C'était un terrible compagnon. Par ses cruautés il avait mérité le surnom de *Boucher*. Dans l'église de Josselin est sa statue, en marbre blanc, avec celle de sa femme. Toutes deux sont couchées sur une table en marbre noir.

La ville est dans un site pittoresque. Assise au pied d'une éminence et partagée naturellement en deux, elle a une partie haute, l'au-

tre basse. Le château est dans la seconde. Il domine le cours de l'Oust au bord duquel il est situé. Ce castel, très bien conservé, a subi, il y a une quarantaine d'années, d'importantes restaurations, grâce auxquelles il a vraiment un magnifique aspect.

Flanqué de quatre énormes tours, il a une cour intérieure, qui était l'ancienne place d'armes et sur laquelle s'ouvrent un grand nombre de salles spacieuses, maintenant désertes ; elles étaient désignées autrefois sous les dénominations de *salle des gardes*, *des armures* ou *des chevaliers*, *des bannières*, etc. C'est le rez-de-chaussée, très élevé, par suite de l'altitude du sol.

Au premier étage étaient l'habitation du seigneur et celles de ses principaux officiers. A l'époque de mon voyage le château appartenait à la famille de Rohan. Sur le fronton de la porte d'entrée est, gravée dans la pierre en caractères gothiques, la fière devise : *Roi ne puis, Prince ne daigne, Rohan suis*. On

le laisse visiter par les touristes, qui sont nombreux surtout à l'époque des fêtes de la Pentecôte.

Du sommet des tours on a une superbe vue. Le regard embrasse toute la vallée, charmante par ses sinuosités. La rivière a un courant rapide. Son onde est claire, mais l'ombre des grands arbres abritant ses bords lui donne une couleur sombre principalement aux abords de l'antique forteresse. Sombre aussi devait être celle-ci aux jours néfastes des guerres où elle défendait l'honneur national contre les Anglais, l'ennemi séculaire.

On ne saurait le nier, la vue des châteaux historiques attire et charme le lettré; cela se conçoit aisément : son souvenir les repeuple involontairement des personnages qui y ont vécu. Il entrevoit par la pensée la châtelaine accoudée, le soir, à la fenêtre de sa tourelle favorite et attendant, inquiète, le retour du suzerain. Il lui semble entendre le rire gros-

sier des gardes réunis dans les salles basses, le *qui vive!* sonore des archers en vigie sur les tours, la fanfare joyeuse annonçant le retour du seigneur, le hennissement des coursiers franchissant le pont-levis, les éclats de la joie commune, enfin le bruit du festin et le murmure du vent dans les chênes entourant le manoir endormi, et cette agitation disparue, opposée au silence morne des vieilles murailles, emplît l'âme d'une indéfinissable mélancolie.

Josselin, comme la plupart des petites villes de Basse-Bretagne, est triste, mais originale. Elle contient encore beaucoup de maisons d'architecture moyen âge avec leurs pignons triangulaires dominant la rue et percés, au milieu, d'une unique et large fenêtre. Les habitants sont hospitaliers, mais légèrement méfiants.

L'Eglise, située dans la basse ville, est remarquable par son portail gothique orné, sur les côtés, de statuette de pierre, sa nef

ogivale à laquelle pendent une quantité considérable d'*ex voto*, témoignages enrubannés de la piété des fidèles.

Un bourg, qui fut aussi jadis une place forte, est situé sur l'Oust, en amont de cette ville et près des limites des Côtes-du-Nord, c'est Rohan, qui a donné son nom à l'une des plus puissantes familles de France. Il ne reste plus que des vestiges de l'ancien château seigneurial.

J'ai parlé du combat des Trente. C'est à mi-chemin de Ploërmel et de Josselin, à gauche en allant à cette dernière ville, qu'il eut lieu. Il n'est pas de grande bataille livrée sur le sol de France qui ait plus vivement frappé l'imagination populaire que cette lutte à outrance entre champions de races ennemies. En réalité ils étaient soixante. La moitié était composée d'Anglais, d'Allemands, de Brabançons, l'autre de chevaliers bretons.

C'est l'occasion de rappeler qu'un peu avant l'époque de ce choc terrible le parti

de Blois, qui tenait pour la France, avait éprouvé un échec grave par la défaite de Gui de Nesles, sire d'Offémont, tué par les Anglo-Bretons. La victoire des Trente ne fut donc qu'une revanche. Cette sanglante « passe d'armes » eut pour cause un défi porté au châtelain anglais, Richard Bamborough, qui commandait à Ploërmel, par Robert de Beaumanoir, maréchal de Charles de Blois et gouverneur du château de Josselin.

Ce défi n'eut pas lieu, comme plusieurs auteurs l'ont écrit, à propos d'une querelle de maîtresses, pour savoir qui des deux champions avait plus belle *mie*. La raison était plus haute; ce fut de punir la violation du pacte convenu entre les chefs francs-bretons à savoir que, durant cette guerre, on respecterait de part et d'autre les travaux, les maisons, les personnes des laboureurs et des commerçants, ce fut aussi de venger les campagnes et les populations bretonnes rançonnées, incendiées, massacrées par les soldats anglais.

Beumanoir alla au camp de Bamborough, à Ploërmel, pour lui reprocher ce manquement à la foi jurée. Tout d'abord il le somma de rendre des paysans emmenés prisonniers, le jour même, par les soldats anglais et qu'il avait rencontrés sur sa route, les fers aux mains, les chaînes aux pieds. L'Anglais répondit avec arrogance que « pour commander ainsi il faudrait d'autres hommes que les Bretons. » Eh bien ! répliqua Beumanoir, « pour que ceux dont le métier est de faire la guerre en supportent seuls le poids, choisissez trente de vos compagnons, un lieu, un jour et nous verrons qui a meilleur cœur et meilleure cause. » Ainsi fut résolu le combat.

Chacun amena vingt-neuf chevaliers ou écuyers dans la lande fameuse. « Là furent faites telles apertises d'armes que si tous eussent été Roland ou Olivier » dit Froissart.

Arrêtons un instant notre souvenir sur ce brillant fait d'armes ; il le mérite.

« Une infinité de noblesse était venue là, » dit d'Argentré, exprès sous saufs conduits, » pour assister à ce grand spectacle. » Les acteurs interdirent aux assistants d'intervenir ni pour ni contre qui que ce fût, et les deux troupes se mirent en bataille.

« Les soixante champions se battirent » avec courtes épées de Bordeaux, roides et » aiguës, et épieux et dagues et les aulcuns » (quelques-uns) avec des haches. On n'avait » pas oui *recorder* chose pareille depuis cent » ans. » (Froissart.)

La chance tourna d'abord contre les Bretons ; au premier choc ils eurent le désavantage. L'un d'eux mordit la poussière. Trois autres furent blessés grièvement.

Beumanoir et ses compagnons redoublent d'ardeur et multiplient leurs coups ; les glaives lancent des éclairs, le sol tremble sous les pieds des combattants, le sang coule à flots. Exténués, pourtant, les deux partis s'arrêtent et, d'un accord commun font

trêve pour panser les blessures, se rafraichir.

Bientôt la lutte recommence plus âpre, plus acharnée. Elle ne cessa que lorsque les combattants furent morts ou grièvement blessés. Quatre Français et neuf Anglais, entr'autres le capitaine de Ploërmel, Bamborough, restèrent morts sur place. Le reste des Anglais, hachés de blessures, se rendirent aux Français qui n'étaient guère en meilleur état. Au milieu du combat, Beaumanoir avait été blessé, porté à terre (Froissart). Le chef anglais s'élance sur lui, le saisit à bras le corps et lui crie, d'après un poète contemporain :

Rends-toi, tôt, Beaumanoir, je ne t'occiray mie,
Mais je feray de toy beau présent à m' amie
Car je lui ay promis, ne lui mentiray mie
Qu'aujourd'huy te mectray en sa chambre jolie.

Beaumanoir répond :

..... Je te le surenvie
S'il plaist au roy de gloire et à Sainte Marie
A Saint Yves le bon en qui moult je me fie ;
Sur toi sera hazart, courte sera ta vie.

Deux Bretons, Alain de Keranrais et Geoffroy du Bois voient le péril de leur capitaine et courent à lui. D'un coup de lance le premier renverse Bamborough, le second lui passe son épée à travers le corps.

Le poète ajoute :

La chaleur fut moult grande, chacun s'y tressua.
De sueur et de sang la terre rosoya.

Comme le chef breton souffrait de la chaleur et demandait à boire, un de ses compagnons lui répondit : « Bois ton sang Beaumanoir ! » Celui-ci saignait par plusieurs plaies béantes.

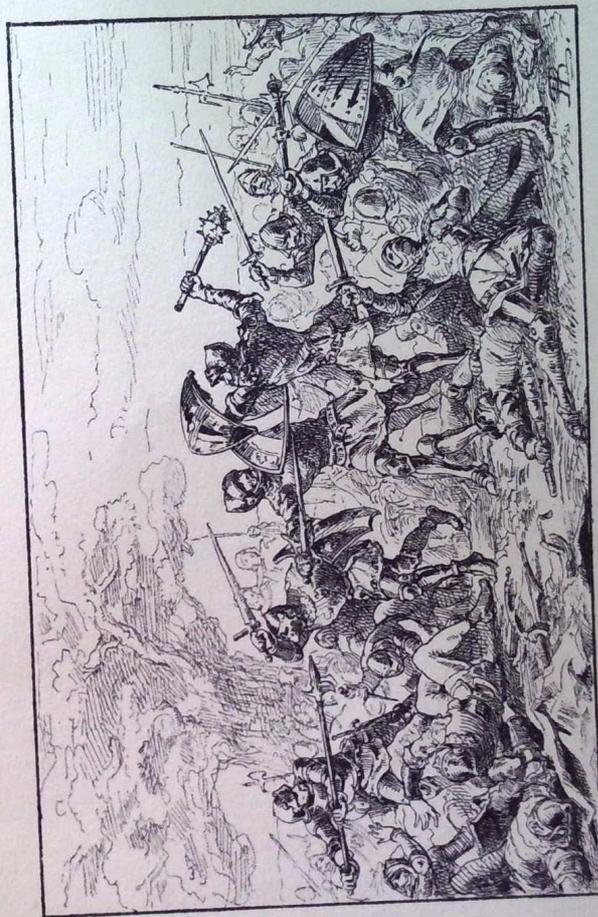
Beaumanoir, bois ton sang resta le cri de guerre de cette famille. Célébré par les poètes, chanté par les trouvères, reproduit par la tapisserie, la gravure, le combat de mi-voie devint si fameux qu'un siècle après on disait en parlant des plus sanglantes batailles : *On s'y battit comme au combat des Trente.*

L'histoire a retenu les noms des acteurs

du drame. Les principaux des Bretons furent *Tinténiac*, *Guy de Rochefort*, *Robin de Raguenel*, parent de *Duguesclin*, *Huon de Saint-Yvon*, *Yves Charruel*, « homme de très « grande stature, excédant la commune portion des hommes », *Caro de Bodegat*, *Geoffroy du Bois*, *Alain et Olivier de Keranrais*, l'oncle et le neveu, *Geoffroy de la Roche*, *Maurice du Parc*, *Jehan de Serent*, *Maurice et Geslin de Trésiguidy*, *Tristan de Pestivien*, etc.

L'endroit où se livra la bataille est une lande aride, tapissée de cette rude bruyère d'Armorique dont la fleur, simple point rouge, est rebelle à l'éclosion. Au milieu il y avait un chêne immense qui ombragea les combattants. Au seizième siècle, pendant la Ligue, il fut abattu et remplacé par une croix de pierre élevée sur le bord de la route. Elle fut renversée en 1793. Aujourd'hui le terrain est en partie couvert de pins et de cyprès.

Au centre est un obélisque érigé en 1819 au



Combat des Trente.

moyen d'une souscription par le Conseil général du Morbihan. C'est une pierre de granit haute de quinze mètres, large, à sa base, de un mètre soixante centimètres. Sur la face de l'Est il y a une inscription rappelant le combat et reproduite en langue celtique sur celle de l'Ouest. Au Sud sont gravés les noms des guerriers bretons et anglais ; au Nord la date du duel sanglant : 27 mars 1350. Ce fut un samedi, affirme le poète susdit : « *Le dimence,* » d'après Sainte Église, chanta *Letare Jeru-* » *salem.* »

L'obélisque appartient aujourd'hui à la paroisse de Guilhac et non à celle de la Croix-Helléan. La route limite les territoires de ces deux communes.

Il n'est pas entretenu. La pierre est fendue en plusieurs endroits et le temps a rongé une partie des noms illustres. Il ne s'élèvera donc pas une voix autorisée pour protester contre ce barbare délaissement ?

Combien de voyageurs passent devant ce

champ sans se douter qu'il fut jadis arrosé de sang. Mais l'armée qui garde le souvenir de nos gloires, connaît ce lieu vénéré et, lorsque nos régiments passent là, changeant de garnison ou allant en manœuvres, ils s'arrêtent; on bat aux champs et les soldats présentent les armes. J'ai vu rendre ces honneurs par un escadron de chasseurs. Mes compagnons de route ni moi ne nous y attendions; nous éprouvâmes une surprise mêlée d'émotion à la vue de ces cavaliers rangés en bataille, sabre haut. C'était la Pentecôte. Le soleil faisait étinceler les armes. Une brise légère courbait la cime des vieux pins. On eût dit qu'ils s'inclinaient pour répondre au salut des militaires. Ces arbres séculaires c'est le passé. Sous la terre que couvre leur ombre dorment les preux tombés dans le sanglant combat. L'escadron aligné sur deux rangs c'était l'avenir.

On le croirait difficilement, longtemps le combat des Trente a été contesté. Les écri-

vains anglais y ont grandement contribué en gardant le silence sur l'événement. C'est que ce glorieux fait d'armes porta un coup terrible à l'honneur britannique: Il fut en effet provoqué uniquement par les excès de la domination anglaise en Bretagne. L'épée des Trente fut l'instrument de la vengeance nationale. Victorieuse elle releva aussi les espérances patriotiques en humiliant l'arrogance insupportable de nos ennemis.

Le silence de leurs historiens s'explique donc tout naturellement et aussi la manière inexacte dont Froissart rend compte de la bataille. Le bon, l'honnête et naïf chroniqueur était, il ne faut pas qu'on l'ignore, pensionné du roi d'Angleterre. Après avoir été *clerc* de Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III, en compagnie de laquelle il visita l'Écosse, il s'était attaché à la personne du prince de Galles, puis au duc de Clarence, qui l'emmena à Milan, Bologne, Ferrare, Rome, ce qui ne l'empêcha pas, à son retour

en France, d'obtenir la cure de Lestines (diocèse de Cambrai).

Aussi dissimule-t-il avec soin la véritable cause de la rencontre, qu'il rabaisse à la proportion d'une simple querelle de maîtresses, et attribue-t-il tout le beau rôle à Bamboroug. Le chapitre consacré par lui à ce fait d'armes fut longtemps ignoré. On doit sa restitution au savant éditeur de nos chroniques nationales, M. Buchon.

Grâce à la découverte heureuse, en 1819, du poème sur le combat des Trente, placé sous le numéro 7595 *bis* de la Bibliothèque nationale, le doute n'est plus permis. Ce poème, dont on a une excellente copie due à M. Méon, un érudit, est un document d'une importance capitale. Il contient cinq cents vers environ et est de la fin du quatorzième siècle, c'est-à-dire contemporain de la bataille. Tout l'indique, les naïvetés de son style, les caprices de son orthographe et surtout les renseignements qu'il fournit sur les armures et les armes des

combattants, lesquelles appartiennent bien à cette époque. C'est probablement là le *très ancien livre en rythme* dont parle d'Argentré dans son histoire de Bretagne et qu'il dit avoir eu sous les yeux. Malheureusement son auteur est resté inconnu.

Il est vraiment charmant de naïveté expressive ce *poème*. Écoutons l'écrivain racontant les malheurs des paysans bretons amenés en servitude par les Anglais au mépris des traités :

Ly un estait en ceps et ly aultre ferré,
Ly aultre ès gresilons et ly aultre en celé.
Deux et deux, trois et trois, chacun s'y fut lié
Comment bouefs et vaches que l'en maine au marché

Beaumanoir, allant porter son défi à Bamboroug, lui reproche la conduite de ses soldats :

Chevallier d'Engleterre, vous faictes grand péchié
De travailler les povres, ceulx qui sient le blé
Et la char et le vin de quoy avons planté.

L'Anglais répond insolemment :

Beumanoir taisiez-vous, de ce n'aist plus parlé,
Montfort s'y sera duc de la noble Duchie !
De Pontorson à Nantes jusques à Saint-Mahé
Edouard sera roi de France couronné !

Il accepte le défi du Breton qui lui dit :

Or le faisons, Bramboure, s'il vous plaist sagement
Combaton nous ensemble à un ajournement,
Soixante compaignons, ou quatrevingt ou cent,
Qui aura tort ou droit sans aller plus avant.

Je ne puis en conscience quitter cet émouvant sujet du combat des Trente sans rappeler le souvenir de Charles de Blois et de Jean de Montfort, car ce duel historique n'est qu'un épisode de la rivalité de ces deux princes, qui dura vingt-quatre ans, digne cadre d'un tel tableau.

On sait qu'elle eut pour cause leur compétition à la couronne ducale de Bretagne, donnée par le dernier duc Jean III à Jeanne

de Penthievre, fille de son frère germain Guy (de Penthievre) mariée par lui à Charles de Blois, neveu du roi de France, Philippe de Valois; que Jean de Montfort, frère consanguin de Jean III, protesta invoquant le droit des mâles (Guy était mort sans descendance masculine), enfin que le parlement ratifia le choix du donateur, adjugeant la Bretagne à Jeanne de Penthievre et à son mari. (9 septembre 1341.)

Jean de Montfort prit les armes et appela les Anglais à son secours, ce qui grandit le conflit et d'une querelle de prétendants fit une véritable guerre nationale. Le combat des Trente figure vers le milieu de cette guerre fertile en épisodes héroïques. Il les domine tous du haut de sa tragique grandeur.

La rivalité de Blois et de Montfort marqua sans doute par la qualité des prétendants, mais ils furent de beaucoup surpassés par leurs épouses et c'est ce qui constitue l'intérêt tout particulier de cette compétition fa-

meuse. Elles étaient bien bretonnes ces femmes, par la ténacité, l'énergie, la solidité du tempérament. Pour cela j'estime que cette digression ne déparera pas mon récit consacré exclusivement à la Bretagne.

Jeanne de Penthievre, la boiteuse, comme on l'appelait, par ce qu'elle souffrait d'une claudication assez accentuée, était la petite-fille de la vicomtesse de Limoges, première femme d'Arthur II, duc de Bretagne. Elle avait une âme altière, un cœur intrépide. Singulier contraste : son époux était le plus pacifique, le plus dévot des seigneurs de son temps. Toujours en compagnie des malades, qu'il se plaisait à soigner, des pauvres, à qui il faisait l'aumône, il passait sa vie à mortifier sa chair et à entendre la messe.

Jeanne de Montfort était fille de Louis de Nevers et sœur de Louis, dit de Cressé, comte de Flandre, de Rethel, etc. Fièrre, passionnée pour ses droits, elle avait un tempérament viril. Son mari était le plus beau, le plus sé-

duisant, le plus adroit des chevaliers de son époque. Le roi de France, Philippe VI, avait assisté à son mariage, célébré à l'église Notre-Dame de Chartres, en 1329. Il était fils de la belle Yolande de Dreux, comtesse de Montfort-l'Amaury, et oncle consanguin de Jeanne de Penthievre.

Dans cette lutte de vingt-quatre ans, pour une couronne, les deux rivales furent sublimes de courage, d'abnégation, d'intrépidité et ces qualités brillèrent surtout à l'heure de l'adversité, car toutes deux la subirent à tour de rôle. Elle frappa d'abord Jeanne de Montfort, dont le mari fut pris traîtreusement à Nantes qu'assiégeait Charles de Blois à la tête des troupes du roi de France et emmené prisonnier dans la tour du Louvre.

Pendant sa captivité, qui dura quatre ans, sa femme fut à elle seule le cœur et le bras de son parti. Douée d'une remarquable intelligence des choses de la guerre, elle fixa à Hennebont son quartier général. L'endroit

était vraiment bien choisi. Cette ville, assise sur le sommet d'une haute colline à dix kilomètres d'un port de mer (Lorient) et à l'embouchure du Blavet, qui ne devient navigable qu'à partir de cet endroit, était une excellente position défensive.

Par son énergie, son initiative que n'entrave aucun obstacle, Jeanne fait de cette place un rempart inexpugnable. Assiégée par Charles de Blois, qui se flattait de « la prendre et renvoyer à ses fuseaux »; elle monte sur un bon cheval « armée de corps et galope par la ville, semonant ses gens de bien se défendre, renforçant les endroits où il estoit besoin d'hommes, employant femmes, enfants et damoiselles à ramasser des pierres et à les porter aux soldats avec de la chaux vive, des pots à feu, pour les jeter aux ennemis. »

Ses compagnons, de redoutables guerriers, la secondent. Ce sont : *Yves de Trésiguidy*, *Guillaume de Cadoudal*, le *châtelain de Guin-*

gamp, les deux *Quéric*, le *sire de Landerneau*, etc. Après un combat acharné, l'assaut est repoussé, mais plus tard l'ennemi ayant fait venir de Rennes de puissantes machines de guerre, se mit à « débriser, froisser » les murs de la ville d'une telle force qu'ils commencèrent à crouler. La terreur s'empare des habitants qui demandent qu'on capitule et se mutinent. Jeanne leur tient tête. Par sa fermeté elle les force à attendre des secours annoncés d'Angleterre et qui arrivèrent avec soixante jours de retard, mais assez à temps pour sauver la ville.

Ce succès à peine remporté, voilà qu'une flotte française apparaît subitement en pleine mer. Quarante-deux vaisseaux anglais lui livrent bataille et Jeanne se met de la partie. Elle combat sur son navire comme un homme, corps à corps, frappant d'estoc et de taille, abritée sous sa cotte d'armes noire qu'enveloppe une épaisse cuirasse. Après la victoire, elle soutient, dirige la guerre, à laquelle vient

bientôt prendre part le roi d'Angleterre en personne.

Enfin son mari s'évade de la tour du Louvre et vient se mettre à la tête de ses troupes, mais il meurt peu de temps après à Hennebont (1345).

Cette mort n'abat pas le courage de Jeanne. Elle était généralissime, elle se fait ambassadeur. La voilà, chevauchant par monts et par plaines, demandant partout des secours, enflammant le courage de ses guerriers d'Armorique par la vue de son jeune fils qu'elle leur montre avec orgueil comme l'espoir, le futur vengeur de sa race.

Les Anglais lui envoient de nouveaux renforts et assiègent la Roche-Derrien (1347). La victoire se montre indécise; elle la décide par une charge d'armures de fer envoyée d'Hennebont et qui arrive au moment même où ses alliés commençaient à ployer. Triomphe complet, carnage horrible. Charles de Blois est fait prisonnier à son tour et emmené captif à la tour de Londres.

Le parti de Blois semble perdu, mais l'autre Jeanne (Jeanne de Penthièvre) est là. Jusqu'à ce moment elle avait borné ses efforts à stimuler l'ardeur de son époux, homme hypocrite, passé à tort pour un saint, à rendre belliqueux, malgré lui, ce fils de preux, né pour le cloître, à transformer en lion ce mouton sans défense, et elle y était parvenue.

Toujours couvert de chapelets, il était enserré, sous son armure, de cordes hérissées de pointes aiguës qui lui liaient les reins, les épaules, et mettaient sa chair en sang, mais dans la mêlée nul ne bataillait mieux que lui et ne portait de plus terribles coups; c'était au point qu'il finissait par tuer pour le plaisir de donner la mort, témoin la prise de Quimper, où il se signala par sa férocité, où rien n'arrêta sa soif de carnage, pas même la vue des nouveau-nés tétant les mamelles sanglantes de leurs mères égorgées.

Maintenant, Jeanne de Penthièvre va chan-

ger de rôle. Elle prendra une part active à la guerre, inspirant, dirigeant les chefs du parti de Blois. En ce moment même le péril a grandi : dans le camp de sa rivale sont apparus deux nouveaux champions, redoutables l'un et l'autre ; le premier est le jeune fils de Montfort, qui a pour tuteur le roi d'Angleterre, Edouard III, le second, Olivier de Clisson, le futur connétable, adopté par Jeanne de Montfort après le meurtre de son père, consommé d'après l'ordre de Philippe VI de Valois, et dont la renommée balançait presque celle de Du Guesclin.

Il n'importe à Jeanne de Penthièvre ; élevant son génie à la hauteur du danger, elle donne l'ordre qu'on reprenne à tout prix La Roche-Derrien. Assiégée de nouveau, la place tombe après un combat des plus sanglants au pouvoir de ses soldats. Cela ne suffit pas à la vindicative princesse : les guerriers de Montfort, lors du premier siège, avaient saccagé la ville et passé la garnison au fil de

l'épée ; la peine du talion sera appliquée aux vaincus. La malheureuse cité est livrée encore une fois au pillage, ses défenseurs sont massacrés et de nouvelles atrocités vengent celles commises par le parti de Jean de Montfort.

Pendant ce temps, sa veuve ne resta pas inactive. Depuis qu'elle a à ses côtés son vaillant fils, on ne la voit plus chevaucher parmi ses preux, le glaive en main, mais elle continue à vivre au milieu des camps, animant chefs et soldats de son ardeur belliqueuse, leur indiquant les batailles à livrer, les villes à prendre.

Le combat des Trente eut lieu trois ans après la reprise de La Roche-Derrien (1350). Charles de Blois était encore captif. Philippe VI de Valois était mort. Son fils le duc de Normandie, lui avait succédé sous le nom de Jean II.

Les chroniques ne disent pas si Jeanne de Penthièvre et sa rivale y assistèrent. On

peut supposer qu'elles ne se tinrent pas loin de là, car leur intérêt le plus cher était en jeu dans ce carnage. Peut-être même se trouvaient-elles, attendant anxieusement son issue, Jeanne de Penthièvre à Josselin qu'occupaient les Bretons, Jeanne de Montfort à Ploërmel où commandaient les Anglais, c'est-à-dire à égale distance de l'une et l'autre ville, et puisque nous faisons des hypothèses pourquoi ne pas admettre qu'elles firent partie de la noblesse des deux sexes venue en foule des extrémités de la Bretagne pour voir de près le combat? J'ai raconté, d'après d'Argentré, que des saufs-conduits furent délivrés aux seigneurs et aux nobles dames avides « d'assister à ce grand spectacle. »

Il y eut trêve, d'ailleurs, entre les partis pour l'accomplissement du sanglant défi et les deux éternelles ennemies n'auraient couru, ni l'une ni l'autre, danger d'être retenues prisonnières.

A supposer que les choses se soient pas-

sées ainsi, quelle atroce angoisse dut étreindre le cœur des princesses à la vue de ces braves se massacrant sans merci et dont le succès ou la défaite importait à un si haut point à leur honneur! Se figure-t-on, après la lutte, l'état d'esprit de l'altière veuve de Montfort, accourue pour jouir du triomphe de ses Anglais bien-aimés et assistant à l'anéantissement de Bamboroug et des siens?

La victoire des Trente fit taire l'arrogance insupportable des Anglais, qui cessèrent pendant une année toute hostilité. Mais cela ne faisait pas le compte de Jeanne de Penthièvre. Rallumée par elle la guerre continua plus acharnée qu'auparavant. Charles de Blois venait de recouvrer la liberté moyennant une rançon de cent mille florins (onze cent mille francs) et l'envoi, à Londres, de ses deux fils comme otâges.

Ce pieux personnage n'aurait pas mieux demandé que les affaires de son parti se fussent arrangées à l'amiable, mais il lui fallut

de nouveau revêtir l'armure, chevaucher.

Au bout de quatre années d'une lutte nouvelle et après le désastre de Poitiers, las de guerroyer, pressé de retourner à ses saintes œuvres il convint, pourtant, avec son rival, de jouer la couronne de Bretagne dans une rencontre suprême, définitive. Le choc devait avoir lieu dans les plaines d'Evran. L'intervention des évêques Bretons l'empêcha. A leurs sollicitations un arrangement fut conclu, d'après lequel la Bretagne serait partagée en deux, à Charles de Blois Rennes, à Montfort Nantes (1364).

Informée de l'événement, Jeanne de Penthièvre, qui ne voulait pas de transaction, accourut furieuse, traita de félonie la conduite de son mari et fit rompre le pacte. Voilà encore la guerre déchainée ! Elle dura depuis bientôt vingt-quatre ans.

Elle se termina enfin quelques mois plus tard par la bataille d'Auray (septembre 1364) horrible boucherie où Charles perdit la vie,

avec un millier au moins de ses partisans, où Du Guesclin et cent autres chevaliers Bretons furent faits prisonniers. Le corps de Charles de Blois, dépouillé de ses riches vêtements, fut trouvé couvert d'un horrible silice, enlacé de cordes avec des nœuds remplis de pointes de fer.

Croit-on que l'écrasante défaite de son parti abaissa l'orgueil de Jeanne de Penthièvre ? Nullement. Au traité de Guérande, qui régla, l'année suivante, la succession du duché de Bretagne, elle éleva, par l'organe de ses représentants, d'arrogantes et insoutenables prétentions.

Mais Charles V, qui avait succédé à Jean II et n'avait pas comme Philippe VI, des raisons personnelles de soutenir la vaniteuse princesse, l'embandonna prudemment. Elle dut se contenter du comté de Penthièvre, de la vicomté de Limoges et d'une rente de dix mille livres. Quant à la couronne de Bretagne elle fut adjugée à son exécré rival ; Jean

de Montfort (son cousin) qui régna sous le nom de Jean IV. Quelle fin pour une telle ambition et quel enseignement!

Singulière destinée! Des deux ennemies l'une, Jeanne de Penthièvre, investie par Jean III, du duché de Bretagne, choix que confirmèrent les pairs et les barons du royaume, se vit déposséder par le sort de la guerre, l'autre, Jeanne de Montfort, exclue des droits de son mari par le même duc, triompha dans la personne de son fils en dépit de l'arrêt du Parlement confirmant cette exclusion.

Sur les confins du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine, près du bourg de Plélan-le-Grand, s'étend la forêt de Paimpont, reste des immenses halliers de Brocéliande ou Brécilien, célèbre dans les romans de la Table-Ronde.

Avant de parler de cette forêt et des souvenirs qui s'y rattachent je dirai quelques mots du village dont elle porte le nom.

Paimpont, jadis Pen-Pont, du mot celtique *Pen* (tête, parce qu'il était le principal endroit de la Commune, en est encore le chef-lieu.

L'origine du pays fut une vaste abbaye dont on attribue la fondation à Judicaël, fils du roi breton Hoël, qui finit sa vie dans un monastère et fut canonisé.

Une chronique rapporte que, le roi de France Dagobert lui ayant déclaré injustement la guerre, il marcha résolument du fond de l'Armorique au-devant des troupes envoyées contre lui, les battit et les chassa jusqu'au Mans; qu'une seconde armée royale, commandée par le duc de Chartres, fut exterminée aux environs de Laval dans une embuscade tendue par Budic, comte de Cornouailles, lieutenant de Judicaël: « Exempt » d'ambition, il revint en Bretagne après sa » victoire et renvoya au monarque franck, » sans rançon, le duc qui avait été fait prisonnier. Emu de sa noble conduite, Dagobert voulut le voir et lui envoya saint Eloi,

» son ministre, qui l'emmena à la cour. Il fut
 « reçu par le roi avec toutes sortes d'hon-
 » neurs. Touché par les vertus et la piété de
 » saint Ouen, familier de Dagobert, il abdi-
 » qua la couronne après son retour en Armo-
 » rique et entra au monastère de Gaël. »

Telle est la tradition. L'impartiale histoire attribue à Judicaël moins de grandeur d'âme. La vérité c'est que les Bretons ayant, durant les vendanges de 537, 538, 540, dévasté, selon leur habitude, les territoires de Rennes et de Nantes, le roi Dagobert, qui venait d'exterminer dans les plaines de Poitiers les Wascons unis aux Aquitains insurgés, résolut de prévenir les révoltes des guerriers d'Armorique. Il expédia des messagers à Judicaël pour « lui signifier qu'ils se hâtassent » d'amender ce qu'ils avaient fait de mal et » de se remettre en son pouvoir, sinon que » l'armée de Bourgondie, qui avait été chez les » Wascons, se jetterait sur la Bretagne. » Judicaël, malgré le prestige et la puissance

dont il disposait, n'osa braver les armes des Francks et vint humblement trouver Dagobert à la métairie royale de Clichy « avec de beaux présents » et il promit « que lui et son » royaume de Bretagne seraient toujours » soumis à Dagobert et aux Francks » (Fredegger ou Frédégaire).

Toutefois le roi d'Armorique ne voulut point s'associer aux somptueux repas du monarque libertin et aima mieux partager la table du référendaire Dade, autrement appelé Audoën, ami de saint Colomban, disciple de saint Eloi, depuis évêque de Rouen et qui est connu sous le nom de saint Ouen. Saint Eloi avait montré un grand talent de négociateur en amenant Judicaël à faire sa soumission. Le roi l'en récompensa en le nommant évêque de Noyon. Judicaël mourut, en 658, dans un monastère qu'il avait quitté (632) pour reprendre sa couronne après la mort de son frère Salomon.

Quant à la fameuse embuscade où seraient

tombés les Francks, le chroniqueur s'est trompé. Il veut parler, sans doute, de l'un des épisodes que voici, des deux peut-être, et qui eurent lieu en 590 sous le règne de Chilpéric, mari de Frédégonde, pendant la guerre contre les Bretons, dont le roi Warok lui avait refusé tribut.

Fils de Mac Liaw et comte de Vannes, ce Warok fut un héros de l'indépendance armoricaine. Nature bizarre : son génie était un mélange d'astuce et de brutalité. Il fit aux Francks une guerre terrible. Embusqué dans le fond du pays de Vannes, instruit par ses espions des moindres mouvements des troupes de Chilpéric, il les laissa s'avancer sans méfiance dans cette contrée, hérissée de bois, coupée de ravins, de fondrières, et, lorsqu'il les eut à sa merci, il fondit sur elles de tous côtés et les tailla en pièces. L'attaque eut lieu comme elles sortaient d'un long et sombre défilé.

Beppolen, gouverneur de Rennes et de

Nantes pour le roi Franck, qui commandait le principal corps fut tué, la plupart de ses compagnons pris, égorgés ou noyés dans la vase des marais. Le combat avait duré deux jours.

Hebraher, lieutenant de Beppolen, qui devait le rejoindre au début des opérations, ne le fit pas, par trahison, dit Grégoire de Tours. Il en fut cruellement puni. Quand il voulut regagner le pays de Nantes, il fut assailli par Warok au moment de repasser la Vilaine à gué et son arrière-garde détruite complètement.

Enfin, à la traversée de la Mayenne, le reste de l'armée Francke, attaqué à l'improviste par les Angevins, qu'elle avait rançonnés à son premier passage, perdit dans une embuscade un très grand nombre de soldats. (Grégoire de Tours, — livre IX.)

Les Bretons Kimris, ou bretonnants (de la Domnonée) remportèrent de la haute Bretagne un butin considérable. Originaires du

pays du cidre, ces barbares, friands des bonnes choses, voulurent goûter le vin capiteux des coteaux de la Loire. Ils coupèrent avec leurs épées toute la vendange et l'emportèrent en Armorique pour en savourer plus à leur aise le jus exquis.

Non loin de Paimpont sont les communes de Thélin et de Kon-Kored, célèbres chacune à sa manière.

Certaines clairières de la région mystérieuse composant actuellement le pays de Thélin étaient restées si longtemps ignorées de leurs voisins qu'une sorte de république de paysans avait pu s'y maintenir; c'était celle de Thélin. Les Thélendais se gouvernaient eux-mêmes et, chaque année, réunis auprès d'une fontaine, ils élisèrent par acclamation les administrateurs publics; leurs propriétés étaient communes. Mais dès que leur isolement cessa ils perdirent à la fois leurs privilèges et leurs mœurs; l'ancienne république de Thélin n'a laissé qu'un nom.

Le nom de Kon-Kored, que l'on écrit Concoret, signifie Vallon des Fées. Cette paroisse est fameuse par le souvenir d'Eon de l'Etoile, qui y naquit. Ce gentilhomme prétendait être le fils de Dieu. Se proclamant le Messie, il parcourut, prêchant sa doctrine, la Bretagne, le Poitou, la Saintonge, etc.; c'était vers 1140. Il fit des prosélytes, à qui il enseignait sa religion. Les habitants de Concoret sont appelés « les sorciers dans tout le pays de » Vannes, depuis le douzième siècle à cause » de la très grande part qu'ils prirent à l'hérésie d'Eon. (Émile Souvestre.) »

Cet illuminé vécut d'abord dans un monastère voisin de Concoret et dont on montre les ruines. Le chef de cette communauté ayant voulu l'envoyer dans le couvent de Paimpont, il refusa d'y aller et quitta le cloître pour se faire chef de religion. Ses adeptes furent nombreux et ardents. Il les qualifiait du titre d'apôtres, puissances célestes, et les distinguait par des appellations symboliques

comme celles-ci: *Science, Jugement, Sagesse, Vertu*, etc. On ne sait quelle était sa doctrine. Les écrivains qui se sont occupés de lui ont négligé de nous la faire connaître. Otho de Freisingen, chroniqueur allemand, qui fut évêque de cette ville, raconte sérieusement dans sa chronique, composée de sept livres, qu'Eon avait le pouvoir de se transporter d'un bond à des distances prodigieuses, de se procurer de l'or à volonté.

Ce singulier personnage vivait avec ses disciples dans la forêt de Brocéliande près Concoret. Il leur enseignait la magie; mais il ne bornait pas là ses occupations. Il faisait aussi en leur compagnie des excursions nocturnes sur les terres du clergé et des nobles et les pillait congrument, ce qui causa sa perte. Arrêté par ordre du duc de Bretagne en 1148, il fut conduit au Concile de Reims présidé par le pape Eugène III. Là sa morgue ne l'abandonna pas. Invité à se nommer, il répondit qu'il « était celui qui jugeait les vi-

vants et les morts », forfanterie qui ne lui réussit pas. Estimé fou plutôt qu'hérétique, il fut enfermé dans une prison et y mourut. On traita ses disciples plus cruellement que lui-même. Condamnés au feu, ils se laissèrent conduire tranquillement vers le bucher, confiants en la parole d'Eon, qui leur avait fait accroire qu'ils avaient le pouvoir de commander les éléments et que les flammes s'écarteraient d'eux à leur injonction; ils ne recouvrèrent la raison qu'en sentant le feu les dévorer.

Il me tarde de vous entretenir de la forêt de Paimpont. Les fables répandues sur son passé et aussi les curiosités qu'elle renferme font qu'elle mérite de fixer tout particulièrement l'attention. Là se trouvent la *Fontaine de Baranton*, « dont l'eau, constamment » bouillante, était agitée de frissons magiques », le *Valdes Faux-Amants*; le *Tombeau de Merlin*, l'enchanteur; la *Fontaine de Jouvence*; les ruines du château de Comper, an-

cienne forteresse féodale, qui fut vingt fois assiégée, prise, reprise et, finalement, démantelée par ordre du roi Henri IV; les forges de Paimpont, propriété successive d'un grand nombre de familles princières, etc.

C'est une des plus vastes de la Bretagne, qui en contient pourtant un grand nombre, bien qu'elle ne soit plus qu'un débris de l'antique forêt qu'ont immortalisée la chronique, la poésie et qui, en 540, sous le règne du roi breton Hoel III, séparait la Bretagne en deux parties depuis Gaël, capitale du royaume de Domnonée jusqu'à Corlay, au fond des Côtes du Nord, occupant un espace de trente lieues de long sur quinze de large. Elle se composait alors, en outre de la forêt de *Brécilien*, appelée plus tard *Brocéliande* puis *Paimpont*, de celles de *Loudéac*, de *Boquien*, de la *Hardouinaye*, de *Moncontour*, de la *Nouée*, etc., et englobait une vingtaine de communes au moins.

C'est à la pointe occidentale de la forêt de

Brocéliande que se trouve la fontaine de Baranton. La tradition rapporte qu'elle était fréquentée par les fées venant y mirer leurs frais visages, les paladins de la *Table ronde*, qui devisaient avec le fameux Arthur ou Arthus, leur chef, de combats et prouesses accomplis en l'honneur de la chevalerie, enfin par l'enchanteur Merlin, l'amant malheureux de la fée Vivianne. C'est là, sous les chênes séculaires qui abritaient son onde, que tous deux se confiaient leur amour. On connaît la triste destinée du premier. Poète et ménestrel, c'est-à-dire capricieux et volage, Merlin fut parjure à sa foi et, pour l'en punir, « la fée » l'endormit d'un sommeil magique au pied » d'un buisson d'aubépine. »

La fontaine vaut qu'on la décrive.

On y montait, dit la chronique, par un riche perron de marbre blanc; « la margelle » était en émeraude; son eau, puisée dans » un bassin d'argent et répandue sur les » marches, amenait l'orage, le tonnerre; un

» arbre, au feuillage épais, l'ombrageait de ses
 » rameaux entrelacés. Abattues, dispersées
 » par la tempête ses feuilles poussaient et
 » reverdissaient aussitôt, plus fraîches plus
 » vivaces qu'auparavant. »

La source n'est plus agitée de *frissons magiques*, mais elle bouillonne par intermittence à la surface. Le phénomène est curieux; il s'explique tout naturellement : les couches d'eau sont composées de nombreux débris végétaux. L'air, les pénétrant, transforme l'oxygène en acide carbonique, qui se dissout rapidement en raison de la hauteur de la pression, extrêmement grande, et l'évaporation de ce gaz produit à la partie supérieure en bouillonnement tumultueux. C'est bien un véritable frisson, en somme, et la Fable n'a pas tort; elle ne s'est méprise que sur la cause.

On le voit, ici encore elle offre un fond de vérité. Il en est de même de la plupart des légendes, principalement de celles d'Armo-

rique et c'est ce qui en fait l'indicible charme. Observateur par caractère, le Breton se plaît à méditer les phénomènes de la nature, à en rechercher la cause et cette dernière tendance domine l'autre; sa philosophie est doublée d'observation. Quand il a ainsi longtemps interrogé le fait matériel il n'a de satisfaction que s'il parvient à en découvrir le mystère, et il apporte dans cet effort une véritable passion. Tels étaient nos aïeux. Ignorants et simples avec une forte dose de superstition, incapables de trouver la raison scientifique des phénomènes terrestres, ils leur attribuaient, et cela se conçoit, une cause surnaturelle; telle est l'origine de la Légende.

L'idée de fées bonnes ou mauvaises, bienveillantes ou malfaisantes, c'est-à-dire du bien ou du mal incarné dans des créatures charnelles, mais invisibles, constitue le fond de toutes les mythologies. En raison du caractère religieux des habitants de l'Armor-

que, la leur offre un cachet particulier, vraiment original ; l'état de l'âme, sa destinée après qu'elle a cessé d'habiter le corps, telle est la donnée invariable sur laquelle reposent les légendes celtiques.

Les Lavandières de minuit, horribles mégères qui, vêtues de linceuls, appellent, dans les ténèbres, le passant attardé, pour les aider à tordre le suaire des trépassés et brisent les poignets à l'imprudent qui a répondu à leur appel ; les *Korigans*, les *Poulpiquets*, nains difformes qui dansent en bande, la nuit, dans les champs de blé, guettant le voyageur pour l'englober dans leur ronde infernale ; la chasse du roi Artus avec son attelage de chevaux noirs parcourant les airs dans un galop effréné, toutes ces créatures sont pour incarner des âmes *en peine*, c'est-à-dire vouées pendant un certain temps à l'expiation de fautes commises pendant leur cohabitation avec le corps et restées imparfaites.

C'est très touchant cette préoccupation constante du lendemain de la mort.

Cette digression m'a éloigné de mon sujet. La fontaine de Baranton, présentement abandonnée, disparaît presque sous les ronces et les herbes sèches. Elle est à l'extrémité d'une lande inculte.

Du haut de la colline au pied de laquelle elle se trouve, le regard embrasse un magnifique panorama, l'un des plus beaux de la forêt : c'est, en bas, Concoret, dont il sera parlé plus loin ; au bout de l'horizon, Gaël ; à gauche la commune de Mauron et, en arrière du monticule, le hameau poétique de Tréhorentec.

Cette localité, placée dans l'origine sous le patronage de sainte Onenna, fille d'un roi Breton, est dans un site charmant, sur les confins de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. Coupé en tous sens de coteaux, de vallons ombreux, ce pays ressemble à un véritable parc.

Un village, situé à proximité, s'appelle l'Abbaye de Tellouet. On y voit, en effet, les

ruines d'un prieuré qui dépendait autrefois de celle de Saint-Sulpice des Bois.

Un peu plus loin est le château de Comper, célèbre dans les guerres du Moyen âge. Une chronique rapporte qu'il fut habité en 870 par le roi breton Salomon.

Démantelé par Du Guesclin vers 1375, il fut reconstruit par Raoul VI, premier seigneur de Montfort, qui y édifia un temple protestant. Pris, au XVI^e siècle par les ligueurs, qui y soutinrent un siège contre le maréchal d'Aumont, il fut enfin rasé par ordre de Henri IV, pour venger la mort de celui-ci. C'était son meilleur ami. Le maréchal avait reçu dans la tranchée une balle d'arquebuse; il mourut des suites de sa blessure à Rennes.

Il ne reste de l'antique et redoutable manoir que quelques tours lézardées et couvertes de lierre. Les douves, qui constituaient le fossé, sont desséchées... Sur l'emplacement de la forteresse s'élève une gracieuse habitation de plaisance dans le style du quinzième siècle.

Pour s'y rendre, en venant de l'étang du Pas-du-Houx, on traverse les villages du *Loup pendu* et de *Trompesouris*. L'origine de ce dernier nom est un conte d'après lequel un pauvre paysan avait commencé de bâtir à cet endroit un moulin pour moudre du blé. Il manqua d'argent et ne put l'achever, ce qui fit que les souris, accourues en foule dans l'espoir d'y vivre dans une farineuse abondance, furent trompés dans leur attente et durent déguerpir.

Six kilomètres séparent Comper de Saint-Malon; il y en a quatre en pleine forêt. Là, dans une vallée sinueuse, au milieu de la mousse et de la verdure est la fontaine de Jouvence, délaissée maintenant et dont l'onde rajeunissait ceux qui s'y baignaient. Comme celle de Barenton elle est presque ensevelie sous les ronces. Autrefois, sur la lisière de la forêt, près d'un étang dont les rives étaient plantées de grands arbres, se trouvaient d'importantes forges fondées au commence-

ment du dix-septième siècle et qui furent l'apanage de riches et puissantes maisons : de Montfort, de Rieux, de la Trémouille, d'Orléans. En 1860, quand j'ai visité ce pays, elles appartenaient à cette dernière famille.

Elles eurent longtemps une grande prospérité. Il y a quarante ans elles occupaient jusqu'à quatre cents ouvriers. Elles ne fonctionnaient plus à l'époque de mon voyage. Ce lieu, jadis si animé, n'était fréquenté que par de pauvres bucherons, dont quelques-uns avaient leurs huttes autour de l'ancienne usine. De celle-ci il restait seulement deux ou trois corps de bâtiment. On le voit, le voyageur, à chaque pas qu'il fait dans l'antique forêt, rencontre un souvenir triste. Partout la trace d'un délaissement, l'image de la mort¹.

1. Consulter comme guide pour visiter cette curieuse forêt l'intéressante brochure de M. Ad. Orain, membre de la Société d'Etudes du Finistère : *Une Excursion dans la forêt de Paimpont*.

La route, qui longe la partie de la forêt où étaient les forges, s'élevait autrefois à pic pendant plus d'un kilomètre. Cette montée s'appelait la côte du *Secret*. Elle était tellement escarpée que les voyageurs descendaient de *diligence* (de voiture) et la gravissaient pédestrement. Il n'y avait pas encore de chemin de fer dans cette contrée. C'était le temps des voyages pittoresques. En montant cette terrible côte les messieurs donnaient le bras aux dames. On causait du paysage, des impressions du voyage accompli dans un continuel contact à cause de l'exiguïté de ces diligences, véhicules beaucoup moins larges que nos anciens omnibus, et plus d'un roman d'amour s'est ébauché pendant ces discrets colloques. La route dont je parle est celle de Rennes à Vannes.

Ce qui distingue la forêt de Paimpont entre toutes et en fait le charme particulier, irrésistible, c'est la grande quantité d'étangs qu'abritent ses ombrages. Le plus vaste est

celui du Pas-du-Houx, situé sur la gauche de Paimpont. Il a près de deux kilomètres de long ; un véritable lac. Quant aux cours d'eau, aux sources jaillissantes il y en a tant qu'on ne les compte pas. Les sources de Néant, nom d'un village situé sur la lisière de la forêt, méritent une mention. Elles sont bien connues des voyageurs. Venues de points éloignés et réunies en un petit lac à cet endroit, elles tombent en cascade dans la vallée avec un doux murmure. Les arbres entrelacent au dessus de l'eau leurs verts rameaux formant un dôme rustique. Ce lieu est vraiment enchanteur. C'est là que se trouve le val des Faux-Amants autrement dit sans retour, et où restait captif tout chevalier traître à sa foi.

Le prieuré de Paimpont eut jadis sa célébrité. Il dépendait, dans le principe, des abbés de Saint-Méen. Il fut, au XIII^e siècle, érigé en abbaye puis en paroisse. Cette communauté tomba en ruines vers le XV^e siècle. Reconstituée bien plus tard elle disparut définitive-

ment en 1789. L'église de Paimpont est encore celle de l'ancien prieuré. On montre aux touristes les stalles du chœur. Elles sont d'une architecture remarquable.

Le tombeau de Merlin est situé à deux kilomètres du village de Saint-Malon. C'est un débris de dolmen à moitié détruit.

Ce travail serait incomplet si je ne parlais avec quelque développement de ce personnage fameux et de son rôle considérable.

Surnommé Ambroise l'enchanteur, né, selon la légende, à Carmathen, mort dans l'île de Bardsey il fut, au demeurant, un grand mathématicien, un sage par excellence et l'ami, le conseiller de quatre rois d'Angleterre, notamment d'Arthur ou Arthus. C'est dans les romans de la chevalerie seulement qu'il « métamorphose qui il lui plait, transforme les rochers en géants, échappe à ses ennemis dans un vaisseau de verre », etc.

Il vivait au VI^e siècle. Immenses furent sa renommée et son influence. Merlin est la personification la plus haute du génie celtique. Son avènement marque la date d'une véritable révolution morale et religieuse. Il fut l'apôtre ardent du néodruidisme dont le principe était une conception de l'amour partielle, absolument nouvelle à savoir l'homme et la femme constituant un but l'un pour l'autre, l'amour une source de force, un mobile d'héroïsme.

Ce fut un progrès sur le druidisme primitif et le christianisme romain du Moyen âge. Tous deux avaient servi l'intérêt de la femme mais incomplètement. Par son principe d'activité, d'individualité de l'âme le premier tout en l'élevant moralement, la maintenait dans l'infériorité. Religion d'intelligence et non d'amour, il saluait en elle les forces de la nature bien plus que la personne morale et son esprit était opposé au rapprochement des sexes.

Le christianisme primitif avait, lui aussi, affranchi la femme, mais en la séparant de l'homme par l'ascétisme, idéal faux et contraire à la nature.

La conception du néodruidisme est l'œuvre propre des Celtes du VI^e siècle; elle caractérise leur génie plein de tendresse et incarné dans Merlin.

Ce représentant de la force intérieure, de l'âme gauloise, ce sylvain qui soupire après la solitude recherchant obstinément les claires fontaines, les frais ruisseaux les profondeurs ombreuses des forêts personnifia tout ensemble la science traditionnelle et la vie contemplative des anciens druides, le tendre hymen du génie celtique avec la nature.

Cette nature adorée, il aime à se la figurer sous l'apparence d'une fée « la fée des bois, » la jeune fille plus blanche que le cygne » blanc de neige » ; dogme charmant qui substitue à la sèche religion de l'esprit et de la nature l'idéal celtique et chrétien de l'amour.

Que Merlin et les Bardes Kimriques à qui il confia le dépôt du nouveau culte en aient eu un sentiment nettement défini, raisonné cela est peu probable. C'est dans les *monuments* gallois ultérieurs que l'idée se développe, s'élargit et cela sans discontinuité, sans arrêt jusqu'au XII^e siècle où son épanouissement est complet.

Comme prophète, Merlin n'est pas moins admirable. Est-ce bien prophète qu'il faut dire et ce terme ne rabaisse-t-il pas son mérite ? Profondément savant il pressentit plutôt qu'il n'annonça les événements, et ceux qu'il prédit se réalisèrent, la plupart du moins, notamment la réunion des Écossais, des Irlandais, des Gallois c'est-à-dire de tous les hommes parlant la langue celtique, l'expulsion des Germains de la Grande-Bretagne.

Avec le temps, autrement dit par l'accomplissement, progressivement fidèle, de ses prophéties, son nom grandit dans la mémoire du peuple de telle sorte qu'au XII^e siècle on

ne jugeait plus que par lui. Un peu auparavant, même, le sévère abbé Suger, condisciple de Louis VI le Gros à l'abbaye de Saint-Denis, plus tard son biographe et son ministre, ne craint pas de citer Merlin comme une autorité irréfutable. (*Vie de Louis VI en latin*).

Pierre Abélard, au XII^e siècle, explique à la foule de ses disciples et commente pour eux les prophéties du barde breton, devenu l'objet de l'engouement universel. Guerres, morts illustres, actions mémorables il n'est pas un de ces événements dont l'esprit des contemporains n'ait trouvé la prédiction dans le livre de Merlin. Poètes, chroniqueurs, historiens tous s'en réfèrent à son témoignage.

Au XIV^e siècle, Édouard III roi d'Angleterre, revendiquant la couronne de France contre Philippe VI de Valois, appuie ses prétentions sur une prophétie du fameux enchanteur. (Mezerai, *Hist. de France*).

Enfin au XV^e siècle, c'est son nom qu'in-

voquent les guerriers de Jeanne d'Arc, chassant les Anglais du sol de France. Il avait prévu la venue de l'*illustre* héroïne. N'est-il pas touchant que le représentant par excellence du génie celtique ait prédit celle qui en fut la plus pure incarnation ? Deux passages de sa *Prophétie* contiennent l'annonce de ce grand événement. Dans l'un il est dit que les « les maisons du Soleil se bouleverseront, » que les douze signes du Zodiaque entreront » en guerre et que la Vierge descendra sur » le dos du Sagittaire », du tireur d'arc, expression que le peuple interpréta ainsi : les Anglais.

Dans l'autre, Merlin s'exprime ainsi : « La » Pucelle, douée par les fées, viendra d'entre » les chênes du bois chenu afin de prendre » le soin de la guérison... chacun de ses pas » allumera une double flamme. Elle fondera » en larmes pitoyables... Un cerf, dix cors, » qui, sur quatre de ses rameaux, porte des » couronnes d'or, la tuera ! »

Le souvenir de Merlin est inséparable de celui d'Arthur ou Arthus, Prince de la Grande Bretagne, dont il fut l'ami, le conseiller. Le second personnifie le génie héroïque de la Gaule, le premier le génie idéaliste et scientifique du néodruidisme et, dans la légende, le monarque n'est pas moins grand que le barde. « Empereur des îles et du continent il » parcourt l'univers en vainqueur, réta- » blissant le christianisme détruit par les » Anglo-Saxons, envahisseurs du pays, con- » quiert l'Irlande, l'Écosse, les Orcades et règne » paisible, pendant douze ans, dans sa somp- » tueuse résidence de Caerléon, enfin il fonde » sur les conseils de Merlin, l'ordre des che- » valiers de la *Table-Ronde* ».

La vérité, moins poétique que la légende, paraît être qu'il termina sa vie, vaincu et blessé dans l'île d'Avalon au sud-ouest de l'Angleterre.

On sait que les chevaliers de la Table-Ronde furent vingt-quatre, puis cinquante. Cette

appellation vient, dit-on, de l'habitude qu'ils avaient de se réunir autour d'une table circulaire pour éviter les querelles de préséance. Cette table est conservée à Winchester, on y voit, gravés sur le marbre, les noms des chevaliers. Tout un cycle de poèmes du Moyen âge a été composé en leur honneur; les principaux sont *Lancelot du Lac*, *Saint-Graal*, *Tristan de Léonnais*, *Merlin*, *Blanchefleur*.

J'ai épuisé mon sujet. Comme on le voit, ce pays breton est fertile en souvenirs. Il y en a d'après comme son sol de granit, de tendres et touchants comme ses sentiers mystérieux enfouis sous l'ombre des vieux chênes. On peut l'ignorer. Il est difficile de l'oublier quand on y a vécu, impossible de ne pas l'aimer quand on y a reçu le jour.

